Le jeune homme traversa la place en serrant la main aux plus âgés, en souhaitant aux autres un bonjour amical. En passant, il regarda le *Muet*, et Fafernou, sans rien dire, se dégagea du cercle qui l'entourait et suivit à distance, avec la docilité d'un chien, celui qui paraissait être son maître.

Bientôt midi sonnait et chacun l'heure du dîner, et par les chemins différents la foule se dispersa, d'abord marchant en groupes serrés, puis s'émiettant successivement et se réduisant à quelques habitants d'une même localité, qui causaient, en chemin, des grandes occupations de la vie des champs. Ceux-ci rappelaient les bonnes farces du Carnaval ; ceux-là se demandaient quelle serait la mariée qui allumerait les feux qu'on dispose partout le premier dimanche du Carême, les *brandes*, devant lesquelles on fait passer le bétail pour le préserver de la morsure du crapaud. D'autres, revenant sur les accidents de la matinée, s'entretenaient du *Muet* et parlaient du docteur Brissey en termes qui, à vrai dire, n'avaient rien de bien tendre...

II

Le nom du docteur Brissey revenait plus d'une fois, en effet, dans les conversations du pays. Brissey échappait au mépris public par le respect qu'imposait, non sa personne énorme, mais sa fortune colossale. Il inspirait plutôt une espèce de crainte vague par le spectacle d'une avarice véritablement incroyable, par des traits d'inhumanité et de dureté auprès desquels n'était rien l'exécution du malheureux Fafernou.

Il semblait qu'il y eût comme une sorte de grandeur dans la façon dont cet homme bravait l'opinion publique et se mettait en dehors de tous les usages.

Nul n'est avare, en effet, dans le Forez ; certains tiennent à l'argent, mais donnent leur temps, rendent service d'une façon ou d'une autre. Un village se croirait déshonoré tout entier, si quelqu'un y mourrait de faim. Il y a à la disposition de tous, des pommes de terre, des fruits, du bois, du pain.

Le docteur Brissey avait carrément rompu avec toutes ces traditionnelles habitudes. Il n'aurait point donné une pomme de terre et il aurait fait arrêter quelqu'un qui eût enlevé sur ses domaines un fagot de bois mort.

La fortune, déjà considérable, qu'il tenait d'héritages, avait pris, grâce à ces pratiques, des proportions fabuleuses : trois millions, disaient les uns : cinq millions, prétendaient les autres, somme énorme pour un petit pays, et sur laquelle un million en or était certainement chez lui, dans une pièce que l'on connaissait et que fermaient des volets de fer.

Brissey n'avait qu'un amour, l'or ; qu'une seule haine, en trois personnes : son frère, la femme de son frère, le fils de son frère.

Pour expliquer cette haine, il faut revenir en arrière et entrer dans d'assez longs détails, qui ne seront pas inutiles à connaître dans la suite de ce récit.

Le grand-père Brissey, Brissey la *Barrigue*, comme on disait dans le pays, était vétérinaire à Verrières au moment de la première révolution. On prétendit alors, sans que l'assertion ait jamais été démontrée ni démentie, que, chargé de transmettre à une famille d'émigrés dont tout le monde citait le nom, une futaille pleine d'argent sur laquelle on avait écrit, pour dissimuler l'envoi : *visille ferraille*, il avait pris l'argent et mis effectivement de la vieille ferraille à la place. Le vieux Brissey, un fin matois s'il en fût, n'avait jamais répondu ni oui ni non quand on lui parlait de ce tour, qui lui semblait très spirituel. Lorsqu'on citait par exemple, devant lui le proverbe : *Argent volé ne profite pas*, il ne manquait jamais d'ajouter : *Oui, quand il tombe chez des imbéciles...*

Quand il mourut, il laissait cinquante mille livres de rente à ses deux fils, Raymond et Pierre-Louis Brissey, qui se ressemblaient si peu qu'on avait peine à croire qu'ils fussent de la même famille.

L'un était d'une taille au-dessus de la moyenne, gros à vingt-cinq ans à ne pouvoir marcher, assez rompu aux affaires pour

rendre des points à tous les hommes de loi, habitué par quelques années de la vie de Paris où il s'était fait recevoir médecin très rapidement, à ne croire à rien, à rire de tout et à marcher sur tous les préjugés. L'autre était frêle, maladif, timide.

La part entre les deux frères fut bientôt arrêtée. L'aîné prit Monsuichet qui, bien cultivé, pouvait rapporter vingt-cinq mille francs net par an ; les carrières du Montoir, où il savait qu'il existait un gisement de marbre magnifique ; une maison à Saint-Etienne qu'on lui acheta bientôt pour agrandir la manufacture d'armes. Il laissa au puiné ce dont il ne voulut pas : quelques terres sujettes à procès, une forêt sur laquelle l'Etat faisait valoir des droits, quelques bois que revendiquaient des émigrés. Le puiné accepta, signa ce qu'on lui présenta, dit : "Merci !" prêta à l'un, prêta à l'autre. On prenait sur ses biens la première hypothèque le jour où le docteur Brissey épousait Mlle Morel, qui lui apportait cinq cent mille francs gagnés très malhonnêtement du reste par ses parents...

Le pauvre Pierre-Louis n'avait guère la tête à surveiller ses intérêts. Il aimait follement, non de ces amours éphémères qui brûlent et qui passent, mais de ces amours éternels qui, dans le pays de d'Urfé, l'auteur de *l'Astrée*, survivent même à la mort de l'objet aimé.

Il aimait Mlle de Trémolin, marquise d'Espeulles, baronne de Saint-Luc, en Dauphiné, dont le premier ancêtre avait signé d'un monogramme au traité de Verdun et dont le père était tombé sur le grand escalier des Tuileries, au 10 août, en serrant sur son cœur une fleur que Marie-Antoinette lui avait offerte la veille. Il aimait sans espoir. Quelle probabilité en effet qu'elle acceptât le fils d'un vétérinaire de village, la fière créature qui, réduite à donner des leçons pour vivre, avait dit trois fois non au plus beau colonel de la garde que lui avait présenté Mme Campan, l'héroïque Mousseaux, mort à la Moskowa ?

— Me permettez-vous d'espérer ? avait demandé le colonel, que l'Empereur avait créé comte le matin et auquel il avait engagé sa parole que le mariage serait fait avant l'entrée en campagne.

— Non ! avait répondu la jeune fille, et le colonel de désespoir s'était fait tuer en s'élançant le premier dans un carré ennemi que son régiment enfonçait cinq minutes après.

N'allez point croire cependant que Mme de Trémolin tint Louis-Pierre Brissey à distance par le nombre de ses gens et le luxe de sa maison. Elle était pauvre comme Job, l'ancêtre de tous les malheureux, et si elle n'habitait point le fumier du saint patriarche, elle n'hésitait point à mettre le râteau elle-même dans ce fumier fécond qui fait pousser les roses vermeilles et les fleurs au parfum exquis. Elle avait recouvré, à la Restauration, le seul petit coin de terre qui restât invendu de l'immense patrimoine de sa famille ; elle le cultivait elle-même, elle touchait les bœufs, dociles à cette voix qui savait se marier à la harpe, le soir, pour chanter la romance du temps, et, quand un bœuf manquait, et qu'un valet de ferme était en retard, elle-même, elle attelait à la charrue l'âme, tout fier de marcher à côté de son puissant camarade le bœuf...

Ce fut à propos de ce bois, que le frère aîné avait laissé à Pierre-Louis Brissey, comme un prétexte à dispute, que ces deux natures consonant l'une à l'autre, ressentirent l'impression vitale qui lie à jamais deux êtres destinés à s'unir, c'est-à-dire à se compléter. Ce nid à procès fut un nid à amour...

Ils parcouraient le bois ensemble afin de fixer les limites et de contrôler les titres de propriété... Elle tenait à la main un vieux parchemin tombé vénérablement en désuétude. Pour se donner une contenance plus que pour ergoter, il avait apporté dans un livre l'acte de vente, le seul valable, signé de l'ancien président du district.

Les feuilles commençaient à tomber et amortissaient le bruit des pas sur le sol, en produisant, par leur frôlement le long des branches, ce gémissement mélancolique qui est l'indéfinissable poésie de l'automne.

On passait tout en discutant devant des charbonniers occu-